

CHRISTIAN GARNIER

AU DELA DU TEMPS



*« La distinction entre le passé, le présent,
le futur, n'est qu'illusion, aussi tenace
soit-elle. »*

Albert Einstein

*A mon Ami marin et musicien qui
illumine la pointe Finistère :*

Gilles HERNANDEZ

*A celui de l'Île de la Réunion, qui
resplendit sur les ondes d'une radio du
bout du monde :*

Bernard COLOMB

Chapitre 1

Introduction

Je m'appelle Gianni Fazzari, je suis célibataire et viens de fêter en ce mois de juillet 1977 mon vingt-septième anniversaire : je suis natif de Manfredonia dans le sud-est de l'Italie, une petite ville côtière située au milieu du Gargano, fondée par les Grecs dans un golfe sur l'Adriatique qui porte son nom.

J'avais trois ans lorsque mes parents, faute de travail, ont dû quitter l'Italie en 1953, pour émigrer dans le centre de la France à Saint Etienne, ville minière du département de la Loire.

Ainsi mon père a pu travailler pendant vingt longues années dans les mines de charbon, puis lorsque celles-ci ont dû fermer, il s'est lancé avec ma mère et mes deux sœurs dans la restauration en créant sa propre pizzeria, qui aujourd'hui fonctionne encore merveilleusement bien.

Quant à moi, après avoir poursuivi moyennement mes études secondaires, je n'ai pu obtenir qu'un certificat d'aptitude professionnelle en mécanique générale sans trop forcer, mais qui ne m'a pas servi à

de grandes destinées car j'étais trop absorbé par la musique et notamment le répertoire classique qui m'a toujours passionné depuis mon plus jeune âge.

C'est donc aux cours du soir du Conservatoire de Saint-Etienne que j'ai pu apprendre le solfège et plus tard, à Lyon dont je suis sorti avec un premier prix du Conservatoire de piano, ce dont je suis très fier.

Encouragé par ce succès, je me suis donc mis à composer quelques œuvres personnelles, dont deux concertos pour piano et orchestre, une symphonie ainsi que deux opéras, tout cela pendant huit années...

Mais en cet été 1977, la musique classique ne figurait dans aucun hit parade, mes créations devenaient marginales et s'adressaient plutôt à un public restreint, ciblé, voire élitiste.

Nous sommes en un temps où l'on va à un concert ou un opéra pour se remémorer les œuvres les plus connues, et non pour en découvrir de nouvelles.

Et pourtant... parfois un compositeur, tel Saint-Preux avec son concerto pour piano ou sa symphonie pour la Pologne, remplit les salles de concert et fait la une des émissions radiophoniques... et il est même invité sur l'une des trois chaînes de télé, c'est vous dire que quand un média s'empare d'un sujet, il peut vraiment en faire ce qu'il veut... !

Pour survivre dans ce contexte, je me suis donc résigné à me contenter des prestations de piano bar dans divers clubs lyonnais... J'interprète ainsi des morceaux de jazz, je joue même de temps à autres au sein d'un Big Band local réputé, je donne des cours privés de piano et solfège, et parfois même j'effectue le service en salle au Castello Angioino le restaurant

Pizzeria de mes parents, ce qui me permet de combler des fins de mois difficiles avec notamment les pourboires des clients généreux.

J'aimerais tellement pouvoir faire connaître mes créations dans de véritables auditoriums avec un public de connaisseurs rompus à l'art musical, autrement qu'en concerts intimistes... !

Et c'est ainsi qu'en ce 8 juillet 1977 je viens de débarquer à Paris gare de Lyon avec pour seul bagage l'énorme vieille valise en carton bleu-marine de mon père, entourée et sécurisée par un vieux ceinturon, dans laquelle se trouvent quelques chemises, deux jeans, des sous-vêtements, un pull-over et un précieux grand carton bien ficelé, solidement scotché, qui contient deux paires de chaussures, certes, mais surtout mes partitions de mes deux concertos pour piano et orchestre, ma symphonie, ainsi que l'un de mes deux opéras intitulé « la Comtesse Anna »...

Oui je suis enfin « monté » sur la capitale, avec trois mille francs d'économies en poche, pour tenter de réussir et de réaliser mon rêve de toujours, celui de devenir un grand compositeur et un musicien célèbre pour me produire dans les plus grandes salles de la capitale, et même si c'est un rêve, à l'Opéra Garnier !... mais cela, ce sera pour plus tard... du moins je l'espère... !

Pour l'instant je dois m'installer... J'ai une adresse précieuse qui m'a été donnée par mon cher père : je dois me rendre chez une cousine éloignée avec laquelle mes parents ont gardé le contact : elle possède de petits studios aménagés, meublés, qu'elle

accepterait de me louer dans le quartier de Montmartre, où elle a deux adresses : 5 rue Girardon, et 2 avenue Junot.

Je m'y rends de suite après avoir emprunté et découvert pour la première fois le célèbre métro parisien.

Je gravis les marches de la Station Lamarck Caulaincourt, et dès la sortie du couloir me retrouve dans un univers de cartes postales, de chaque côté de deux montées d'escaliers.

D'après le plan que je possède je dois gravir ces marches jusqu'en haut et monter toujours monter en direction du Moulin de la Galette...

Au bout d'une vingtaine de minutes, au milieu d'immeubles modernes j'aperçois les ailes majestueuses du fameux moulin en bois, tel un vestige surgissant du passé... j'y suis... enfin presque !

Je n'en peux plus, ma valise et mon carton pèsent une tonne, je pose le tout sur le trottoir, juste après être passé devant le restaurant le plus célèbre de la Butte Montmartre, rue Lepic...

Je regarde sur le haut du mur blanc de la dernière maison le nom de la rue au bout de laquelle je suis, c'est la rue Girardon, le numéro 3... je vais en face au 5, je traverse l'avenue Junot, et j'aperçois au dessus des bâtisses, la Basilique du Sacré Cœur, tel un ange immaculé, majestueux, qui protège la Butte.

J'arrive devant l'entrée de la maison de Madame Fontana, la cousine de mon père, superbe demeure

blanche aux volets gris, elle occupe tout l'angle de l'avenue Junot et de la rue Girardon.

Je ne trouve pas d'entrée... je descends de petites marches et arrive devant une grille, c'est le numéro 7, je reviens en arrière et contourne le bâtiment, je suis cette fois au numéro 2 de l'avenue, je pousse la porte métallique... derrière une immense grille recouverte de rosiers se trouve un petit jardin d'agrément !

Je pénètre dans la cour, la porte du fond s'entrouvre, une grande femme blonde 1 mètre 80 environ, la quarantaine, tout de rose vêtue, m'accueille avec un généreux sourire : elle vient de suite vers moi et me domine de toute sa hauteur, je mesure 10 centimètres de moins qu'elle... je lève les yeux, la femme est belle, les yeux verts, le visage radieux, elle n'a rien d'une Italienne... ! plutôt le type suédois ou nordique... Sa silhouette est mince, sa poitrine petite mais mignonne, ses jambes longues, très longues, c'est une superbe créature qui me tend la main...

Malgré la différence d'âge je m'égare quelques secondes dans des pensées lubriques, érotiques, malsaines, mais au contact de la main froide de la dame, je reviens de suite sur terre, car elle me serre fortement la mienne endolorie par le transport du carton et sa ficelle. J'ai vite fait de poser de nouveau mes encombrants bagages.

Mon père a une sacrée belle cousine, il ne nous en avait jamais parlé, quel incroyable oubli !!

– Bonjour ! Madame Fontana je présume ? je suis Gianni Fazzari de Saint Etienne...

– Bonjour, je vous attendais, mais hélas non, Jeune homme, je ne suis pas Madame Fontana, elle nous a quittés...

– Vous voulez dire que... qu'elle est morte, décédée ?

– Non pas tout à fait, elle a disparu...

– Comment ça ?

– Depuis six mois !

– Mais... disparue ? partie ? enfuie ?

– Non entrez, je vais vous expliquer...

La grande blonde me précède en reprenant valise et carton, alors que mes yeux ne peuvent se détacher du postérieur proéminent de la dame qui ondule devant moi, qui m'hypnotise... Le fait-elle exprès ?... oui j'en suis persuadé !

Nous entrons dans le hall de la vaste demeure... Sur la droite se trouve une porte que la maîtresse de maison ouvre, elle m'invite à entrer.

Visiblement il s'agit de l'appartement de la dame, un canapé de cuir vert et ses deux fauteuils en pur style anglais reposent sur un tapis de laine à hautes mèches... un immense tableau représentant l'océan et ses vagues d'écume qui se brisent sur des rochers acérés est accroché au mur... juste au dessus se trouve une œuvre d'un artiste inconnu...

– Asseyez vous Gianni !

Je m'installe dans l'un des deux fauteuils, la belle dame en fait de même et s'assied sur le bout du canapé en face de moi...

Sa robe en coton léger remonte haut jusqu'à faire découvrir deux superbes jambes... j'en suis tout émoustillé, mais ne laisse rien transparaître.

– Madame Fontana est la propriétaire de tous les appartements de cette maison, il y en a une quinzaine, elle m'a embauchée il y a deux ans pour m'occuper de la maintenance des divers studios... je devais alors gérer les entrées et sorties des locataires, les encaissements des loyers, le ménage, l'entretien des annexes et espaces verts et plein d'autres travaux.

– Ok mais alors où est Madame Fontana ?

– Elle a disparu dans la maison.

– Comment ça ?

– Du jour au lendemain, je ne l'ai plus revue, alors qu'à aucun moment elle n'est sortie de son trois pièces au rez-de-chaussée, là où vous êtes actuellement.

– Je suis chez elle ?

– Oui.

– Vous avez prévenu la police ?

– Bien évidemment, ils ont fouillé la maison intégralement, combles, greniers et caves, en vain... ils en ont déduit que Madame Fontana était partie et avait quitté son domicile, Paris, et peut être la France, et cela sans bagage, sans vêtement, sans rien !

– Et l'enquête alors ?

– Elle a été définitivement arrêtée il y a un mois, l'inspecteur qui s'en chargeait supposait que Madame Fontana avait regagné son pays natal, l'Italie.

– Alors si j'ai bien compris, c'est vous que mon père a eu au téléphone ?

– Oui je me suis fait passer pour la fille de Madame Fontana, et en effet j’ai deux studios libres... je vous ai réservé l’un d’eux. Voici les clés, c’est au deuxième étage, la première porte à droite en haut de l’escalier, les toilettes sont sur le palier ainsi qu’une cabine de douche et vous avez un lavabo à l’intérieur de l’appartement.

– Je vous remercie... Dois-je vous signer un bail de location ?

– On verra tout cela demain matin, allez vous reposer, et prenez possession de votre studio. Tenez les clés, je vous ai mis des draps propres sur votre lit et une couverture, mais il fait chaud en ce moment et vous n’en aurez guère besoin.

Ah j’oubliais, ne descendez surtout pas dans les sous-sols de la maison et notamment les caves.

– Pourquoi donc ?

– Je ne peux pas vous le dire et ne vous conseille pas de vous y rendre. Ah au fait dans la salle à manger se trouve un piano droit, j’ai appris de la bouche de votre père que vous étiez compositeur et musicien, vous pourrez l’utiliser, je n’y vois aucun inconvénient, il faudra peut être le faire accorder, il n’a pas servi depuis des années !

– Alors oui ça c’est une super nouvelle, un piano, merci Madame, on se voit demain comme convenu...

Je prends congé de ma logeuse qui me martyrise une nouvelle fois en me serrant la main, puis je reprends mes bagages, et sors de l’appartement.

Je bifurque de suite sur la droite et me dirige vers l’escalier en bois qui me conduit aux étages, je gravis

lentement les quelques marches et me retrouve face à l'entrée de mon nouveau studio.

Je récupère les clés dans ma poche, et glisse l'une d'elles dans la serrure.

La porte en bois massif quelque peu vermoulu s'ouvre, une odeur de renfermé empeste l'atmosphère, la pièce est sombre, fraîche, je me précipite vers la fenêtre, l'ouvre et pousse d'une main ferme les deux volets non attachés.

La lumière et la chaleur envahissent le studio, je reviens en arrière et m'assieds sur le lit, puis m'allonge, je suis fourbu...

Je reste de longues minutes allongé, presque endormi, le bruit de l'avenue et les klaxons des voitures m'extirpent d'un début de sommeil, je me lève, récupère ma valise et mon carton en fermant la porte avec le pied, les pose sous la petite table située au milieu de la pièce et m'allonge de nouveau...

Je suis à Paris... incroyable je réalise enfin... je suis à PARIS !... A PARIS !...

Chapitre 2

Le mystère de la porte bleue

Septembre 1977, cela fait un mois et demi que je passe des auditions, sans succès...

Mon moral est au plus bas, il faut dire que le mois d'août écoulé n'était pas la période idéale pour décrocher un contrat...

J'ai fait un essai il y a une semaine avec l'Orchestre National de France au Théâtre des Champs Elysées, le Maestro Lorin Maazel en personne m'a auditionné : il a beaucoup aimé les extraits de ma Symphonie des Abruzzes ainsi que mon Concerto numéro 1 en si bémol mineur que j'ai interprétés devant lui au piano, mais hélas je n'avais pas apporté de partitions suffisamment pour tout le monde, je n'en avais que pour un quart des musiciens, j'avais oublié les cors, les trompettes, les tubas et les contrebasses, ainsi que des violons et violoncelles... L'orchestre n'a pas pu jouer... Je suis sorti du théâtre complètement abattu.

Je sais que le Philharmonique doit partir en tournée aux Etats Unis dans les prochains jours, il est inutile

de présenter mes partoches, il n'y aura personne pour m'accompagner !

Aujourd'hui c'est dimanche et je glande dans ma chambre, j'écoute à la radio sur RTL le numéro 1 au Hit Parade depuis des mois « Don't let me be misunderstood par Santa Esmeralda », magnifique, j'aurais dû composer du Disco, tout le monde s'y est mis : Dalida, Sheila, Karen Cheryl, même Claude François et ça marche du feu de Dieu. Pourquoi ne pas écrire un bon Disco italien?... personne n'a encore fait un tube Disco Italiano !

Il est 17H et Je décide de descendre au rez-de-chaussée, je n'ai pas joué depuis deux jours sur le piano de Madame Fontana... J'ai réussi moi-même à le réaccorder et en suis très fier.

J'entre dans la salle à manger où se trouve l'instrument, je m'assieds sur le tabouret devant le piano, soulève le couvercle du clavier et commence à jouer...

Je n'ai pas envie d'interpréter l'une de mes compositions alors je me lance et entame le concerto numéro 1 de Tchaïkovsky par les premières mesures du premier mouvement qui sont archi connues... Tiens c'est drôle il est en si bémol mineur comme le mien... étrange ??!... puis j'enchaîne avec du Rachmaninoff et histoire de me détendre, je finis par la Ballade pour Adeline de Richard Clayderman, ce qui déclenche des applaudissements inattendus !?...

Je suis surpris et constate que je ne suis pas seul dans la salle à manger, je me retourne et découvre étonné ma logeuse, la grande dame blonde maitresse des lieux, assise sur une chaise !

– Ah Malika, vous étiez là, je ne vous avais pas vue !

– C'est superbe comme vous jouez, vous êtes sacrément doué !

– Vous trouvez ?

– Oui, vous devriez faire des concerts.

– Ce n'est pas l'envie qui me manque, vous savez. Mais j'ai passé une foule d'auditions, je n'intéresse personne, je ne suis pas dans le bon siècle, il paraît que je compose à l'ancienne... A l'ancienne !... j'ai envie de pleurer quand on me dit ça.

– Mais qui vous dit des choses pareilles ?

– Les Directeurs de maison de disques, les Producteurs, Les responsables de salles, les organisateurs de spectacles, enfin un peu tout le monde quoi... !

– Mon pauvre, je peux vous aider, mais pas dans le monde d'aujourd'hui...

– Pas dans le monde d'aujourd'hui ? que voulez vous dire ?

– J'ai la possibilité de vous envoyer dans le passé...

Je me lève d'un bond...

– Malika vous êtes cinglée, arrêtez de me raconter des conneries !...

– Vous ne me croyez pas ?

– Bien sûr que non !... et vous pouvez me projeter dans le futur aussi pendant que vous y êtes !... Vous avez inventé une machine à voyager dans le temps ? J'ai vu un film d'Hollywood sur ce thème !

– Je n'ai rien inventé du tout...

– La relativité restreinte d'Einstein ou la machine à explorer le temps de HG WELLS, vous lisez des

romans de science fiction... Je les ai tous lus moi aussi, mais ce sont des romans Malika, des romans et rien d'autre !

– Dommage que vous ne me croyiez pas Gianni. Albert EINSTEIN savait, lui...

– Il ne savait rien, il était génial oui, mais il ne savait pas. J'ai cru jusqu'à onze ans au Père Noël, et mes copains qui avaient mon âge se moquaient de moi. C'était tellement merveilleux de continuer à y croire vous savez...

La grande dame blonde quitte sa chaise et s'approche de moi avec un immense sourire.

– Cela fait deux mois que vous êtes dans cette maison.

– Oui Malika deux mois, pourquoi ?

– Il y a deux mois, je vous ai dit que Madame Fontana avait disparu de son domicile, c'est-à-dire d'ici.

– Oui et alors ?

– Alors quand elle a disparu au mois de janvier, le mercredi 19 janvier pour être précise vers 18h, j'étais avec elle...

– Comment ça vous étiez avec elle ?

– Nous étions en fin de soirée, il faisait très froid à la cave, avec nos deux lampes électriques, nous voulions récupérer une petite armoire, un vieux confiturier et le monter à l'étage, il était contre le mur et très lourd. Pour deux femmes il était impossible de gravir les marches de la cave avec ce meuble. Avec beaucoup d'efforts nous avons tout de même pu le déplacer de trois mètres au milieu de la pièce, il y est toujours d'ailleurs. Mais après avoir déplacé le